

qu'il faisait de la foi la plus vive, lui qui insistait sans cesse dans ses prédications sur la nécessité de la prière, il redouble ses oraisons pour implorer le secours du Ciel; et le voici qui se met à épargner: il s'impose des privations de tout genre, se refuse les jouissances les plus licites: tout respire la simplicité, et je dirai l'économie dans ses vêtements, l'ameublement de sa maison, dans tout le train de la vie. Il est cependant, je me hâte de le dire, deux points à l'égard desquels la libéralité fut maintenue dans tous ses droits: c'était l'hospitalité pour ses amis, qui aimaient tant à le visiter, et la charité envers les pauvres de sa paroisse. Qui est entré dans sa maison, y a toujours vu des indigents prenant leur nourriture ou recevant l'aumône.

Messire Girouard fut aidé dans sa fondation. Trois généreux citoyens, alors seigneurs de la paroisse, lui donnèrent le terrain où il roulait asseoir le collège: ce sont MM. Delorme, Debartzch et Dénéchau. Cette disposition à favoriser l'œuvre du vénérable curé a passé dans l'héritier de la plus grande partie de la seigneurie: je veux nommer l'Honorable Jean Dessaulles. Il a prouvé, en plusieurs occasions sa bienfaisance à l'égard de ce collège, secondé, et je dirai, souvent inspiré par sa compagne qui faisait le bonheur de sa vie; cette femme dont le cœur avait l'intelligence de tous les besoins, et dont la main libérale ne savait jamais se fermer devant tout ce qui pouvait, je ne dis pas demander, mais attendre un secours.

Des corvées faites de temps à autre par ses paroissiens, les dons de quelques citoyens, et surtout les libéralités de son ami, le vénérable Messire Deguise, curé de Varennes, vinrent en aide au fondateur du collège. C'est pour moi un devoir de le rappeler, mais je dois ajouter que la part apportée par ces secours divers à l'œuvre n'est point en une proportion qui empêche d'attribuer le mérite presque exclusif de sa fondation à Messire Girouard.

Qu'il a travaillé pour cette institution! que de fatigues il s'est imposées! que de soucis auxquels il s'est livré! Autant que les occupations de son ministère, qu'il ne négligea jamais, le lui pouvaient permettre, il se tenait sur le lieu où s'élevait l'édifice, surveillant les ouvriers, et les dirigeant de ses avis judicieux.

La construction s'avance; elle est, plus encore qu'avant son commencement, l'objet des contradictions. Elle a le cachet des œuvres de Dieu, la raillerie des prudents du siècle, comme parle l'Évangile; on ne cessait de répéter au digne curé que sa maison tomberait avec lui, ou qu'elle ne ferait jamais qu'une misérable école. Les difficultés ne faisaient qu'affermir sa résolution. La Providence semblait lui avoir entr'ouvert l'avenir: il était inébranlable à toutes les objections. Que diriez-vous, que feriez-vous, lui disait-on, si la maison que vous élevez venait à brûler? Je dirais, répondit-il, comme Ste. Marguerite, reine d'Écosse, voyant dévorer par les flammes un monastère qu'elle venait de fonder: "Que le nom de Dieu soit béni;" et, comme elle, je rebâtirais l'édifice.

Enfin un jour d'indicible satisfaction arriva pour lui. Je le rappelle d'autant plus volontiers qu'il ramène à mon âme un des souvenirs les plus distincts de mes premières années, souvenir dont l'impression est toujours restée bien vive en moi. J'étais alors un petit enfant, je me tenais sur le seuil de la maison paternelle: je voyais défilier une procession: je distinguais, à côté du bon curé que déjà j'avais pu connaître, un vieillard vénérable courbé par les années. Je demande à mes parents ce que cela veut dire: on me répond: Ce vieux prêtre, c'est M. le grand-vicaire Cosefroi, curé de Boucherville; il va bénir le collège; et, quelques mois après, j'allais à la première classe qui s'y soit faite, recevoir les éléments de cette éducation, dont le ciel a bien voulu me favoriser.

Quelle joie pour le fondateur du collège de St. Hyacinthe, quand il vit des élèves-y recevoir des leçons et qu'il put se dire: ces enfants venus ici, grâce à l'institution que j'ai fondée, ils feront des prêtres qui sauveront des âmes, ou des citoyens éclairés qui serviront la patrie!

Ponder, ce n'est pas tout, il faut soutenir. Messire Girouard savait que le zèle peut avoir des entraînements qui l'égarant, qu'une sage prévoyance ne lui a pas signalé les obstacles qu'il peut rencontrer, et assigné les limites où il doit se contenir. Pour lui,

il avait appelé la prudence, compagne habituelle de tous ses actes, au conseil de ses pensées. Il connaissait le peu de richesse de son pays; il savait que l'état général des fortunes ne permettait d'exiger qu'une pension modique, insuffisante aux besoins de l'institution: il comprenait par là même la nécessité de la doter d'autres moyens de subsistance. Il acquiert des fermes à peu de frais: il sait choisir un sol, qui, sous les forêts qui le couvrent encore, promet d'être fertile: il en commence l'exploitation: il la poursuit avec une vive sollicitude: il ne néglige rien de ce qui peut en assurer le produit. C'est le pain du collège, disait-il pour encourager les travaux. Aussi a-t-il laissé à l'institution qu'il a fondée, des ressources qui l'ont soutenue dans ses embarras, qui ont permis de construire cette maison, dont les larges salles reçoivent aujourd'hui cette nombreuse assemblée: ressources qui sans doute n'empêchent pas de sentir le poids du fardeau de cette vaste construction, mais qui ne permettent pas cependant d'en être écrasé, et qui, si elles n'ont pas une gêne mettant obstacle à des améliorations d'un besoin pressant, nous laissent cependant, à l'abri d'une solvabilité assurée, attendre les secours que la Providence ne manquera pas de ménager à l'œuvre de celui qui a tout sacrifié pour la gloire de Dieu et le bonheur de son pays.

Le fondateur du collège de St. Hyacinthe avait pourvu à ses besoins matériels: mais il fallait lui assurer une direction morale et littéraire, qui correspondait à son but. Son vénérable ami, l'Évêque de Québec, d'abord, et ensuite Mgr. Lartigue, administrateur du diocèse de Montréal, entrèrent dans ses intentions et favorisèrent son œuvre autant qu'ils le purent, par les Ecclésiastiques de mérite qu'ils chargèrent de la direction et de l'instruction. Il donna à ceux-ci toute liberté d'agir; il n'entravait en rien leur action. Consulté souvent par le premier directeur du collège, qui n'était qu'un jeune prêtre, il répondait avec plus d'humilité que de vérité: "J'ai pu bâtir, je ne sais pas diriger;" et tout en ne refusant pas de donner ses avis, il demandait l'opinion de celui qui le consultait, et paraissait toujours disposé à y déférer. Mais il ne cessait d'exprimer son désir de l'ordre et de la discipline; il tenait moins au nombre qu'à la bonne conduite des élèves; son œil savait surveiller le jeune âge, et, quand il apercevait des fautes, il en reparaissait lui-même les élèves, ou les portait à la connaissance du directeur. Qu'il me soit permis de le dire, nous, jeunes étudiants de cette maison, nous redoutions la clairvoyance de cet œil, dont le regard néanmoins était si habituellement affectueux envers nous.

L'enfance, oh! qu'il la chérissait! qu'il s'intéressait à elle! qu'il aimait à lui donner des témoignages de son zèle! il se plaisait à causer même avec les plus jeunes élèves, il les interrogeait, il leur donnait, pour exciter leur émulation, des marques d'affection et d'estime; il les louait à propos pour les encourager. Et il avait un singulier respect pour la jeunesse; elle était à un degré spécial l'objet de cette exquise politesse qui le distinguait éminemment. Je le vois encore lorsqu'il nous rencontrait, nous, petits enfants, il découvrait sa vénérable tête blanche et nous faisait un large salut. Il sentait la dignité de celui qui reçoit l'éducation; il semblait voir d'avance en lui le ministre des autels ou le citoyen servant honorablement sa patrie.

Il était reconnaissant des plus légers services que nous pouvions lui rendre. Un jour, il m'avait fait demander pour lui servir la messe; c'était à une heure avancée de la matinée, comme cela lui arrivait quelquefois. Après la messe, il me dit: je vous ai dérangé, je vous en demande pardon; mais vous me feriez plaisir en venant dîner avec moi; on m'a fait présent d'un excellent mets, nous le partagerons ensemble.

A ce trait de bonté et de simplicité, vous participerez à l'émotion que j'ai éprouvée en cette circonstance. Que de fois j'ai été l'objet des témoignages de la bienveillance de son cœur! Oh! que son souvenir se mêle délicieusement à celui de mes premières années! que j'aime à me rappeler ce prêtre que j'ai connu presque aussitôt que les auteurs de mes jours; par qui, après ma mère, j'ai appris à connaître Dieu; qui m'a donné l'idée de la vertu; en qui j'ai senti de l'attrait pour le Sacerdote! O prêtre, ô homme, à qui je dois tant, qu'il m'est doux, à cette époque de mon exis-